



HAL
open science

Préface de “Le puits sans fond” d’Abdoulaye Mamani

Elara Bertho, Jean-Dominique Pénéel

► **To cite this version:**

Elara Bertho, Jean-Dominique Pénéel. Préface de “Le puits sans fond” d’Abdoulaye Mamani. Le Puits sans fond, L’Harmattan, pp.9-37, 2014, 978-2-343-03208-5. hal-01793402

HAL Id: hal-01793402

<https://hal.science/hal-01793402>

Submitted on 17 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PUIŦS SANS FOND

Le puits sans fond retrace l'assassinat du capitaine Cazemajou et de son interprète français, Olive, à Zinder, sur ordre du sultan Ahmadou May Roumji. Comment la décision de tuer a-t-elle été prise ? Pour quels motifs plausibles ? Quels tensions et désaccords existaient aussi bien parmi les sujets du sultan que parmi les Français ? Abdoulaye Mamani propose, dans cet ouvrage, sa vision de l'affaire.

Avec ce livre s'achève le cycle de la pénétration coloniale peint par l'auteur à travers : *Sarraounia* (1980) et *Babemba* (2014). Ces trois textes décrivent des événements qui se déroulent sur moins d'une année : prise de Sikasso et suicide de Babemba (*Babemba*), le 1^{er} mai 1898 ; affaire Cazemajou (*Le puits sans fond*), le 5 mai 1898 ; résistance aux folies de la colonne Voulet et Chanoine en avril 1899 (*Sarraounia*).

Abdoulaye Mamani (1934-1993) mène très jeune une carrière politique. Quand son parti est évincé, il vit en exil de 1960 à 1974. Rentré au pays, il est emprisonné pour un coup d'Etat auquel il ne participait pas. Une fois libre, il se consacre à l'écriture. Il meurt dans un accident de la route en 1993.

Illustration de couverture : motif traditionnel architectural haussa retravaillé par Elara Bertho.

ISBN : 978-2-343-03208-5

14 euros



ABDOULAYE MAMANI

LE PUIŦS SANS FOND

ABDOULAYE MAMANI

Présentation et notes
par Elara Bertho et Jean-Dominique Pénel

LE PUIŦS SANS FOND

ROMAN



Ecrire l'Afrique
Ecrire l'Afrique

L'Harmattan

Préface

Abdoulaye Mamani (1932-1993) a d'abord mené au Niger une carrière politique qui le conduisit à devenir, à l'âge de vingt-cinq ans, député et grand conseiller de l'AOF. Toutefois, les aléas inhérents à la politique firent que, dès septembre 1958 après le Référendum proposé par De Gaulle, son parti, le Sawaba, se trouva dans l'opposition puis fut interdit en 1959. Ce revers et les violences qui s'en suivirent l'obligèrent à un exil de quatorze ans (1960-1974) qu'il passa, en grande partie, en Algérie. Après le coup d'Etat de Seyni Kountché, en avril 1974, Abdoulaye Mamani rentra au pays. Malheureusement, les tentatives de putsch contre le nouvel homme fort au pouvoir eurent pour conséquence l'emprisonnement non seulement des auteurs des putschs, mais aussi de tous ceux qui avaient eu des activités politiques autrefois, dont Mamani. En sortant de prison, il ne découragea pas et sa fibre littéraire reprit le dessus : il avait, en effet, dès sa jeunesse, publié quelques poèmes et avait, très tôt, manifesté ses talents de journaliste – ce qui l'avait amené à diriger les revues de son parti. Lors de son exil, il avait fréquenté de nombreux écrivains et commencé à publier – ce qui lui valut, en 1973, un prix pour une de ses pièces de théâtre. Cependant, sa notoriété, et pourrait-on dire sa revanche, vint, plus tard, de son roman *Sarraounia* paru en 1980, qui fut apprécié des Nigériens comme du public extérieur. Il connut enfin un réel succès, sans pour autant obtenir une véritable quiétude : l'adaptation cinématographique de son roman, qui devait se dérouler au Niger, fut contrainte de se réaliser au Burkina et le film, qui obtint le grand prix au festival de Ouagadougou, ne fut pas diffusé par la grande distribution cinématographique. On peut en dire autant de son projet de Musée à Zinder : il y consacra toute son énergie, mais n'en tira pas l'intérêt culturel qu'il était en droit d'attendre.

Les déceptions de l'homme, mort en juin 1993 en venant chercher le prix qui venait de lui être enfin décerné, peuvent et doivent trouver néanmoins une sorte de compensation dans la publication progressive des nombreux textes qui restent encore inédits et dont la publication s'opère progressivement : après ses *Œuvres poétiques* (1993) qui donnaient la possibilité de lire *Eboniques* et des textes oubliés ou inconnus, après *Idriss Alaoma suivi de Babemba et de Neo-Africanthropus* (2014) qui a manifesté des aspects inattendus de l'art de Mamani, voici maintenant *Le puits sans fond*, roman imaginé à partir de l'assassinat du capitaine Cazemajou par le sultan de Zinder en mai 1898.

La publication de cet inédit d'Abdoulaye Mamani présente un double intérêt : d'une part, il permet une meilleure connaissance de l'art de l'auteur, d'autre part, il forme avec *Sarraounia* et *Babemba* un cycle complet et homogène, tant par la brièveté de temps concerné (1898-1899) que par les significations opposées qu'on peut donner aux événements selon le point de vue qu'on adopte.

I- Présentation du contexte historique

Quelques éléments de contexte historique permettent d'éclairer le roman. Néanmoins, il ne s'agit pas de pointer, avec un regard d'historien, les éventuelles distorsions que Mamani fait subir à la réalité telle qu'elle s'est déroulée effectivement (d'autant qu'il aime prendre des libertés avec l'histoire), mais d'étudier comment il s'empare d'un sujet historique pour en faire une œuvre à part entière, où les variations sont à considérer comme signifiantes.

Deux de ces distorsions sont manifestes. Ainsi, contrairement à ce que rapporte le roman, il est vraisemblable que Cazemajou n'ait jamais eu de canons. Mieux : s'il y avait des canons, c'était du côté du sultan : dans son Journal de marche, en date du 14 avril, Cazemajou dit avoir vu une dizaine de canons de fabrication turque, dans le Palais du Sultan, mais ils n'étaient pas opérationnels¹ ; de son côté, André Salifou, dans son livre sur le Damaga-

¹ « Dans une des cours du palais se trouvent une dizaine de canons sans affûts. Ces canons reposent à terre ; ils sont en bronze mal coulé et portent une inscription turque. C'est le sultan de

ram rappelle que Tanimoune utilisait des canons qui faisaient « plus de peur que de mal ». Dans ces conditions, le « canon de 80 », que Mamani prête à Cazemajou, fait écho à celui qui permet de venir à bout du *tata* de Sikasso, qu'il décrit dans *La passion de Babemba* : le canon représente alors la supériorité technologique des Français dans le processus de colonisation. Peu importe qu'il ait été réel ou non : il signifie une disproportion d'armement entre les deux camps, que Mamani souligne abondamment. Symbole du *drame* de la colonisation (pour reprendre le sous-titre d'un de ses ouvrages précédents, *Sarraounia, ou le drame de la reine magicienne*), il est également l'objet inaccessible par excellence pour le sultan, le signe de son désir qui ne peut être assouvi.

Une deuxième distorsion est tout à fait significative du procédé d'écriture de Mamani qui, dans le roman, place l'attaque contre le sultan consécutivement à l'exécution de Cazemajou et d'Olive. Historiquement, si, après la mort de leurs chefs, le 5 mai 1898, les tirailleurs se battirent avec énergie, ils furent cependant pourchassés par les troupes d'Ahmadou May Roumji, et c'est en nombre bien réduit qu'ils arrivèrent à Ilo, non loin de Say, le 8 juillet, soit deux mois après la mort de leur chef. Mais ce n'est que quatorze mois plus tard, sous la conduite des lieutenants Pallier et Joalland (après l'élimination de Voulet et Chanoine) que le sultan sera battu le 31 juillet 1899. Toutefois, comme on l'a

Stamboul qui les a expédiés au sultan de Zinder. Je n'ai vu nulle part le drapeau turc et n'ai aperçu aucun de ces fameux soldats armés de fusil à 16 et 20 coups qu'on me disait installés à Zinder » - BCAF, 1900, p 283. Djibo Hamani, dans *Le Niger du VIIème au XXème siècle* (Niamey, s.d.) signale que le Sultan s'est servi de ses canons pour s'emparer de Nguru : « *A l'occasion de l'attaque de Nguru, les canons furent utilisés, transportés à dos de chameaux. Ils le furent également peu après contre Gumel* » (p 396). F. Fourreau : « *Devant la porte du tata gisent 5 canons de cuivre fondus à Zinder et incapables du reste de supporter une charge de poudre quelconque sans éclater; ils ont 90 cm de long avec un diamètre de 10 à 12 centimètres. Ce sont des armes dangereuses, surtout pour ceux qui seraient appelés à s'en servir. Il en existe quelques autres de plus gros diamètre dans la cour du palais du serki, il paraît que l'un d'eux a éclaté du temps de l'ancien sultan, lorsqu'on a voulu l'essayer et qu'il a tué 4 ou 5 personnes. Ces canons portent tous des inscriptions arabes en relief* ». *D'Alger au Congo par le Tchad* (Paris, Masson, 1902), p 505.

affirmé plus haut, c'est la signification globale de la pénétration coloniale qui importe à Mamani, dût-il télescoper des faits. C'est pourquoi, il importe peu que ce soit à un moment ou à un autre que le sultan soit défait, ce qu'il faut comprendre tient aux causes, multiples, de la défaite et aux significations que les Français et les Nigériens donneront à cet événement. En ce sens, la technique d'écriture et les intentions de Mamani diffèrent de celles d'André Salifou, historien qui transpose l'histoire au théâtre : *Tanimoune, drame historique en sept tableaux* (Présence africaine) en 1973, « *Le fils de Sogolon* », *drame historique² en quatre tableaux suivi de « Si les cavaliers avaient été là », drame historique en cinq tableaux* (Niamey, Issa Beri) en 1985 et *Ousmane Dan Fodio, serviteur d'Allah* (Niamey, INN) en 1988. L'historien devenu littéraire respecte l'histoire pas à pas, le littéraire qui utilise l'histoire dégage des significations larges et peut prendre des libertés, si elles ne contredisent pas la réalité.

1. L'empire colonial en formation

En cette fin du XIXe siècle, l'Afrique est l'objet d'une fringale de possession et d'une concurrence entre les puissances coloniales : Britanniques, Français, Italiens, Allemands, Portugais, Belges sont à l'œuvre pour s'emparer du maximum d'espace. La confrontation séculaire entre Anglais et Français est, de toutes, la plus forte : les premiers rêvent de posséder l'Afrique de l'Égypte à l'Afrique du Sud, selon un axe Nord Sud ; les seconds rêvent de maîtriser l'Afrique d'Ouest en Est, de Dakar à Djibouti – ambitions antagonistes que le conflit de Fachoda, de juillet à novembre 1898, portera à son paroxysme, mais d'où les Français sortiront perdants.

En Afrique de l'Ouest, dans cette course pour l'appropriation des terres, les Britanniques et les Français se heurtent à plusieurs endroits : au Nord des zones qui deviendront le Liberia et la Sierra Leone et surtout dans les territoires que seront ultérieurement le Niger et le Nigeria. Pour régler cette dernière et importante question, les antagonistes ont conclu, le 10 août 1890, qu'une

² *Le fils de Sogolon* se rattache toutefois à la légende plus qu'à l'histoire.

ligne allant de Say sur le fleuve Niger à Barroua sur le lac Tchad, servirait de frontière - tout en évitant la région « britannique » de Sokoto, contournement qui rendait difficile l'acheminement de Say à Zinder pour les Français. En dehors du colonel P.L. Monteil (1855-1925), qui avait effectué une première reconnaissance en 1892, les Français n'avaient guère identifié cette région, d'où la première mission de Cazemajou : reconnaître ce domaine « français » tout au long de cette ligne, bien artificielle et, de toute façon, inexplorée. L'occupation de la zone du Tchad avant les Britanniques formait un objectif fondamental complémentaire, les Français revendiquant un espace, déjà partiellement occupé, allant du Congo au Tchad en passant par l'Oubangui-Chari. Mais, pour être maître des lieux, il fallait de plus pactiser ou affronter Rabah (1842-1900), ancien lieutenant de Zubayr Rahma Mansour (1842-1913), qui s'y trouvait et ne cessait d'agrandir son empire, le Bornou (dont dépendait le sultan du Damagaram) faisant partie de ses dernières conquêtes depuis 1893. A cette époque, sur instruction officielle, Cazemajou se devait donc de rencontrer et, si possible, de traiter avec lui une alliance ou un accord de protectorat – on n'en était pas encore au projet d'élimination de Rabah – et il avait, en guise d'introduction, une lettre de Zubayr³.

La mise en œuvre de la mission de Cazemajou ne fut pas aussi simple qu'on pourrait l'imaginer, car les autorités françaises furent réticentes au début. Il fallut la détermination du Comité de l'Afrique française pour financer la mission et convaincre les ministres des Affaires étrangères et des Colonies de donner leur aval. Cazemajou quitta Marseille en octobre 1896 et, en attendant l'arrivée du matériel et des personnes qui devaient l'accompagner, il participa en avril et mai 1897 à la pacification du pays Bobo, où il fit des levés topographiques – à cette occasion, il se joignit un

³ Dans son Journal de marche, en date du 25 mars, Cazemajou s'informe auprès d'un Peul : « Rabah veut s'emparer du Damaghara, de tout le Sokoto, du Noupé et de l'Adamaoua. Il a auprès de lui un fils de Zoubeyr appelé Bou-Baker et Ayatou » (BCAF, 1900, p 243). Il note aussi, le 19 avril : « Autrefois, il se faisait un grand commerce ans le Darfour ; depuis que Zubayr l'a conquis tout le commerce est passé au Ouadaï ». (ibid. p 335).

temps au lieutenant Chanoine. En mai 1897, arrivent de France le journaliste Félix Dubois⁴, l'interprète Olive et un sergent⁵. La mission se met en route en août 1897. Elle comprend, en plus des quatre Français : un interprète de langue peul, Badié Diarra ; un sergent indigène, Samba Traoré ; un caporal, Kouby Keïta ; dix-sept tirailleurs du régiment des Tirailleurs soudanais ; seize domestiques et conducteurs de bêtes. En octobre, la mission est à Say : Félix Dubois, qui semble en désaccord avec Cazemajou sur le comportement que le capitaine a avec les porteurs⁶, rentre en France par le Dahomey ; le sergent français, malade, retourne, lui aussi, en métropole : il n'y aura donc dans l'expédition que deux Français et non pas quatre comme prévu initialement. Fin décembre, la mission est à Karimama sur le Niger. Un mois plus tard, en janvier 1898, elle se trouve à Argoungou. C'est alors qu'il a fallu passer par Sokoto, ce qui provoqua une protestation du gouvernement anglais : l'affaire exagérément amplifiée par la presse britannique fut débattue au Parlement à Londres et une protestation fut adressée au gouvernement français, qui présenta des excuses ! Début mars, Cazemajou et sa petite troupe sont à Konni et ils parviennent à Zinder le 13 avril 1898 : ils sont accueillis et logés sur ordre du sultan. Par le Journal de marche de Cazemajou, on sait qu'ils seront reçus par le sultan le 14 avril ; ce dernier leur rendra une brève visite le 17 avril et les invitera le 2 mai pour la fête de l'Aïd-el-Kébir. Et c'est pour une visite d'adieu que Cazemajou et Olive se rendirent chez le sultan le 5 mai 1898. Après l'assassinat de Cazemajou, d'Olive et de quelques tirail-

⁴ Félix Dubois (1862-1945). Avant 1898, il a effectué plusieurs voyages en Afrique et a publié *La vie au continent noir* (1893), *Tombouctou la mystérieuse* (1897).

⁵ Le sergent Métaut sera remplacé par le sergent, Doutrelong, qui, lui-même, sera rapatrié à Say pour raisons sanitaires et ne participera pas à l'expédition.

⁶ Cf. Yves Saint-Martin in *Hommes et Destins*, vol. 7 Académie des Sciences d'Outre-mer (1986) : « Félix Dubois (1862-1945) » pp. 92-99 : « Dans sa hâte, Cazemajou lève arbitrairement des porteurs, les traite avec brutalité, fait fusiller les fugitifs repris par les tirailleurs. Dubois ne peut accepter ces méthodes : il se brouille avec son chef, se voit tenu à l'écart, et à Say reçoit son congé à la suite d'une correspondance acerbe échangée de tente à tente... Il se résigne à quitter la mission ».

leurs, le sergent Samba Traoré prit le commandement de la petite troupe : il fit front devant les soldats du sultan grâce à un armement plus perfectionné, puis il prit la fuite et fut poursuivi quelques temps. Parmi les morts aux combats figure le caporal Kouby Keïta, blessé mortellement par une flèche empoisonnée. Deux mois plus tard, le 8 juillet 1898, Samba Traoré parvenait à Ilo.

Il faudra alors attendre quatorze mois après l'assassinat de Cazemajou pour que l'imposante colonne commandée par les capitaines Voulet et Chanoine prenne le chemin de leur prédécesseur. Et c'est en avril 1899 qu'a eu lieu le passage de la colonne près du village de la Sarraounia – objet du célèbre roman de Mamani. Puis, suite aux innombrables exactions sur les populations et suite à l'élimination du colonel Klobb, le 14 juillet 1899 par Voulet et Chanoine, ces deux officiers seront éliminés. Les lieutenants Pallier et Joalland prennent la direction des opérations : ils battent le sultan Ahmadou May Roumji à Tirmini, le 31 juillet 1899, et s'emparent de Zinder⁷.

Quant à Rabah, que Cazemajou se proposait de rencontrer, il sera battu et tué par la conjonction de trois colonnes françaises venues respectivement d'Alger (avec Lamy), de Zinder (avec Joalland) et d'Oubangui-Chari (avec Gentil), le 22 avril 1900 à Kousseri près du lac Tchad.

Rappelons que la bataille de Kousseri a fait l'objet d'un long poème d'Ibrahim Issa dans son recueil *La Vie et ses facéties* dans lequel il montre qu'après la mort de Lamy se sont les tirailleurs qui se sont impliqués complètement et qui ont pris à cœur de se battre jusqu'à la victoire (malgré l'armement de Rabah, analogue au leur) – de façon assez semblable à l'affaire Cazemajou, c'est l'attitude des tirailleurs qui détermine l'issue d'un conflit. Et, à la

⁷ Selon Djibo Hamani : « Le 16 septembre 1899, à Roumji, le roi Abadu Kuren Daga fut tué par les Français et sa tête placée au-dessus de la maison où Cazemajou trouva la mort ». *Le Niger du VIIème au XXème siècle*, p. 398.

manière de Mamani quand il juge les événements de l'époque, Ibrahim Issa concluait son poème par ces vers ⁸ :

« Lamy était vengé !
 La colonisation bête étrange à mille têtes
 Parlant tous les langages s'installait au Tchad pour soixante ans ».

Les tirailleurs, qu'Ibrahim Issa qualifie de « *Boucliers vivants des rixes de la France au-delà des mers* », deviennent les moteurs d'une action coloniale qu'ils servent, mais dont ils seront, au bout du compte, les victimes.

Brève chronologie 1898-1900

1898	
janvier	Cazemajou à Sokoto provoque la fureur des Anglais.
5 mai	Mort de Cazemajou et d'Olive
8 mai	Prise de Sikasso et mort de Babemba
14 juin	Accord franco-britannique sur les frontières avec le Ghana et le Nigeria (la frontière avec ce pays ne part plus de Say mais à 170km au sud).
10 juillet	<i>Marchand à Fachoda.</i>
28 septembre	Capture de Samory par le capitaine Gouraud.
novembre	<i>Marchand quitte Fachoda.</i>
1899	
avril	Voulet et Chanoine à Lougou (Sarraounia).
14 juillet	Klobb est tué par Voulet et Chanoine.
31 juillet	Défaite du sultan de Zinder à Tinmini
1900	
22 avril	Bataille de Kousseri, mort de Rabah

⁸ Ibrahim Issa *La Vie et ses facéties* (Niamey, INN, sans date, mais probablement 1979-1980), p 114. Dans cette bataille, on retrouve Joalland et Rabah qui dispose d'armes perfectionnées (fusils Lebel) et de canons qu'il avait arrachés au capitaine Bretonnet avant la bataille de Kousseri.

2. Les États de l'Ouest africain à la fin du XIX^{ème} siècle

La fin du XVIII^{ème} siècle et la première moitié du XIX^{ème} siècle ont été une période de restructuration des grands empires de l'Ouest africain. Le brusque arrêt de la traite des esclaves et le déplacement des routes de commerce ont entraîné une suite de bouleversements politiques et économiques, menant à la constitution de nouveaux États. Ceux-ci ont à peine eu le temps d'émerger et de s'organiser qu'ils ont été confrontés à la pénétration coloniale. Les colonnes françaises et britanniques, qui sillonnent la région dans les années 1880, se sont donc trouvées face à des États fragiles, en cours de reconstruction.

Grand empire de la région, le Bornou (auquel Mamani a consacré son essai *Idriss Alaoma*) a vu sa dynastie s'effondrer après dix siècles au pouvoir. C'était la plus vieille famille régnante d'Afrique de l'Ouest. En 1846, les Al Kanemi éliminent définitivement les Sayfawa, et prennent le titre religieux de *Shehu*, en imposant l'Islam. Cette révolution de palais a reconfiguré l'empire en profondeur, d'abord et surtout en proposant un nouveau modèle social fondé sur la loi coranique. Mais l'État est fragilisé par le déplacement des routes caravanières vers l'Ouest, vers les grandes Cités-États haoussa florissantes comme Kano, Katsina, Sokoto. Dans les années 1880, le Bornou est également inquiété dans ses marges par les menées de Rabah, qui prend successivement les villes de Dikwa et de Kukawa en 1893.

Néanmoins, le Bornou conserve un rayonnement symbolique non négligeable, et le Damagaram reste un royaume vassal, qui lui renouvelle tous les ans son allégeance. Mamani souligne cette dépendance dès le chapitre 4 : « Ahmadou May Roumji, seizième sultan du puissant royaume de Damagaram créé par la grâce du Bornou ». C'est en effet le Bornou qui entérine la nomination d'un nouveau souverain au Damagaram. Cette remarque est d'autant plus importante qu'Ahmadou May Roumji n'était pas en

ligne directe dans la succession⁹. Au chapitre 9, Mamani présente le marabout Malam Boukar comme le seul à avoir prédit son accession au trône, – élément tout à fait remarquable puisque :

« Personne ne croyait aux chances du prince Ahmadou tant il était loin dans l'ordre de succession. Il n'était que le frère cadet du défunt sultan dans une multitude de prétendants directs et indirects. »

Après avoir été désigné par le sort¹⁰, le souverain prend le nom d'Ahmadou Kouran Daga¹¹; André Salifou donne la transcription plus éclairante de « Kuren Daga », « la hyène mâle au combat » en Haoussa, soit « le guerrier sans peur ». Ce nom lui est donné dans le roman par la population, l'épithète fonctionnant comme un éloge de leur souverain. Quant au narrateur, il nomme le Sultan « Ahmadou May Roumji », soit « le maître des villages d'esclaves ». « Roumji » était le nom donné aux villages de dépendants, et Zinder avait sur son territoire de larges terres agricoles travaillées par des serfs. Ce titre souligne donc son poids politique et économique dans la région.

La religion a été un facteur incontournable de restructuration des États. S'il est vrai que l'Islam était présent en Afrique de l'Ouest depuis des siècles¹² (chez les marchands, dans les grandes agglomérations, dans les universités prestigieuses comme Tombouctou, à la cour des souverains), il s'est largement diffusé au XIX^e siècle à des groupes plus étendus. Des prédicateurs traversaient les États, exposaient sur les marchés et aux carrefours le modèle de la loi coranique, qui interdisait au souverain de réduire en esclavage ses sujets, qui imposait une justice fiscale et qui régulaît les transactions financières. Com-

⁹ Voir André Salifou, *Le Damagaram, ou sultanat de Zinder au XIX^e siècle*, Niamey, Centre nigérien de Recherches Africaines, 1971, p.90 et suivantes.

¹⁰ Pour choisir entre les trois fils de Tanimoune, on tira au sort et ce fut Ahmadou qui l'emporta.

¹¹ Pour l'ensemble de la Préface, nous conservons l'orthographe des noms propres utilisée par Mamani dans son roman, afin de faciliter la lecture.

¹² Mamani a abordé la question dans *Idriss Alaoma*.

mençait alors l'époque du *jihad*, depuis l'empire toucouleur d'El Hadj Omar¹³ à l'Ouest jusqu'au califat de Sokoto géré par les descendants d'Usman dan Fodiyo¹⁴ à l'Est. Le Damagaram était un royaume musulman ; et dans le roman, il est plusieurs fois fait mention du mépris d'Ahmadou May Roumji à l'égard des tirailleurs de l'armée française, parce qu'ils étaient suspectés d'être animistes.

Ces grands courants réformateurs étaient portés par les réseaux des confréries d'inspiration soufie, principalement celles de la *Qaddiriya* et de la *Tijaniya*. Mamani rapporte ce rôle déterminant des confréries en faisant de l'une d'entre elles, la *Sanussia*¹⁵, la représentation du rigorisme religieux. Fondée à la Mecque au début du XIX^{ème} siècle, la *Sanussia* contrôlait une partie des routes caravanières de la région du Tchad, et maîtrisait le commerce qui aboutissait vers Tripoli et la Méditerranée. Mamani en fait une « secte » à l'influence occulte, au chapitre 5 :

« C'est le cas des *Sanussistes* qui ont submergé le Fezzan, le Tibesti, le Koutous et continuent leur avance purificatrice vers le Sud. Ils estiment qu'ils ont le devoir sacré de convertir leurs frères noirs qui vivent dans les ténèbres ».

Quelques lignes plus bas, l'auteur livre une retranscription d'une lettre que le Cheikh Al Mahdi Al Muhammad Al Sanussi¹⁶

¹³ El Hadj Omar Tall (1794-1864).

¹⁴ Usman dan Fodiyo (1754-1817).

¹⁵ Pour un examen critique de la « légende noire de la Sanûsiyya », voir J.L. Triaud, « Les « trous de mémoire » dans l'histoire africaine, La Sanûsiyya au Tchad : le cas du Ouaddaï », *Revue française d'histoire d'outre mer*, T83, n°311, 2^{ème} trimestre 1996, pp.5-23. De manière générale, voir aussi Samuel Decalo, *Historical Dictionary of Niger*, Lanham Md Scarecrow Press, Londres, 1997.

¹⁶ Muhammad al-Mahdi bin Muhammad al-Sanussi (1859-1902) succéda au créateur de la confrérie, Muhammad bin Ali al-Sanussi (1837-1859). H. Duveyrier avait écrit en 1884 un essai *La confrérie musulmane de Sidi Mohamed ben Ali Es-Senoussi en l'année 1300 de l'hégire – 1883 de notre ère* dans lequel il s'en prend surtout au Cheick Al Mahdi Al Muhammad Al Senoussi et à son action en Afrique et au Moyen-Orient.

Quant à la lettre, rapportée dans le roman, il s'agit d'une fiction, mais qui est plausible et qui porte une vérité sur un mouvement religieux.

aurait envoyée au Sultan du Damagaram : l'appel à la guerre sainte contre les Français est virulent. Tuer des païens est le plus sûr moyen d'entrer au paradis. La dimension prosélyte de la confrérie est ici fortement diabolisée par l'écrivain, qui fait de l'intolérance religieuse un des facteurs de l'assassinat de Cazemajou et Olive.

II- A. Mamani et l'affrontement de la colonisation

Mamani se passionne particulièrement pour les romans historiques. Avec le poème épique *La passion de Babemba* et le roman *Sarraounia*, *Le puits sans fond* est le troisième ouvrage dont l'intrigue se situe entre mai 1898 et juillet 1899, soit à peine un intervalle d'une année. Il a donc créé un véritable cycle consacré à l'affrontement entre les Français et les souverains de l'Ouest africain, au choc qu'a représenté la colonisation.

La particularité de Mamani est qu'il ne prend jamais les faits historiques comme des prétextes : en effet, il ne surimpose pas au roman une vision pré-formatée de l'histoire ou de la colonisation. Chacune des trois intrigues porte une vision différente des Français, et présente un mode d'affrontement différent. A tel point que l'issue du combat ne semble finalement pas être un élément fondamental chez Mamani. C'est plutôt l'opposition entre deux forces adverses qui le fascine. La mort des héros, ou la bataille, est systématiquement placée en ellipse, dans l'intervalle entre deux chapitres ou deux sections. Ici, la mort de Cazemajou et d'Olive intervient entre le chapitre 13, où Cazemajou contemple le mois de mai devant Zinder, et le chapitre 14, où le sergent Samba Traoré s'inquiète de ne pas les voir revenir. Le départ des Français, leur entrée dans la ville, et leur assassinat sont passés sous silence. De même pour l'attaque proprement dite de la ville par les tirailleurs. Les derniers chapitres sont racontés du point de vue des assiégés, et ce n'est que le chœur des lamentations des femmes qui nous apprend l'attaque des tirailleurs. Le narrateur n'interviendra pas pour décrire la prise de Zinder.

Mamani écrit avant tout des romans de la parole, des romans d'avant la catastrophe – le terme étant pris au sens étymolo-

gique de la chute, du dénouement. Les personnages ne cessent, en effet, de délibérer, de rêver, ils se questionnent les uns les autres. Il s'agit avant tout de découvrir les intentions de l'autre. Cazemajou tente de percer le silence du sultan ; Ahmadou May Roumji veut déterminer la place des Français ; Barma cherche à s'attirer les faveurs des courtisans ; Malam Yaou est pris entre le sultan et Cazemajou... Avant tout, le texte est centré sur le moment de la rencontre, le point nodal du récit : une rencontre certes guerrière, brutale, frontale, et meurtrière, mais une rencontre tout de même. On se jauge, on se scrute, on expérimente la différence fondamentale qu'est l'Autre.

On retrouve le même mécanisme, et la même attention portée à la rencontre entre deux mondes opposés, dans *Sarraounia* : si Voulet et Chanoine représentent de manière archétypale la force brute, et l'absence totale d'empathie, ils reconnaissent pourtant la magnificence du palais azna lorsqu'ils envahissent Lougou, et leur étonnement est l'une des plus belles scènes du roman. Dans *Le puits sans fond*, Cazemajou est bien plus à l'écoute que Voulet et Chanoine des cités qu'il traverse, et des sociétés qu'il rencontre. La clôture du chapitre 6, sur sa rêverie nocturne devant les portes de la ville, et l'ouverture du chapitre 13, lorsqu'il contemple le lever de soleil sur Zinder, sont révélatrices de cette ouverture du capitaine. Cette admiration pour les paysages sahéliens permet au personnage d'échapper aux clichés des figures romanesques traditionnelles de l'officier colonial. Cazemajou ne correspond pas à un type¹⁷, et il peut, grâce à cela, devenir ponctuellement le porte-parole de l'écrivain, notamment lorsqu'il décrit les abords de la ville.

Cette découverte de l'altérité sera rejouée, de manière inverse, dans les « romans américains » de Mamani¹⁸, où la confronta-

¹⁷ Même aux yeux de ses collègues officiers, il paraissait marginal. Meynier (qui fut membre de la colonne Voulet Chanoine) disait de lui : « *Cazemajou avait la foi ardente de l'explorateur, le mépris des fatigues, des contingences matérielles, mais tout épris de son rêve il ne voyait pas assez les réalités* » - cité dans Chailley « La Mission du Haut-Soudan et le drame de Zinder » (*Bulletin IFAN*, juillet-octobre 1954).

¹⁸ « Divagations d'un nègre hippie », et « Shit », textes inédits.

tion s'effectuera en Europe, entre des exilés africains, et des Noirs-américains : là encore, c'est par la parole, et l'interrogation renouvelée de l'autre, que se construit l'opposition entre deux environnements, entre deux cultures.

Présenter la colonisation comme le lieu de la rencontre, ce n'est certainement pas dévaluer la brutalité des événements qui ont eu lieu : simplement, Mamani délaisse les scènes de bataille¹⁹ proprement dites, et se focalise sur les dialogues, plus à même de révéler les contrastes et les intentions de chacun. Dans *La passion de Babemba*, l'écrivain fait uniquement mention du poignard avec lequel le souverain mettra fin à ses jours. Dans *Le puits sans fond*, la mort n'est jamais décrite non plus²⁰. La mention du puits suffit à la signifier. Mamani opère donc avec une très grande économie de moyens : le puits, le poignard sont des métonymies de la mort des protagonistes ; ce sont des signes concrets des blancs du récit.

Comme dans la tragédie classique, c'est le chœur du peuple, les lamentations des femmes, et le récit des témoins qui informent le lecteur des meurtres de Cazemajou et Olive. Ainsi peut-on lire au chapitre 16 :

« Laisser partir les *nassarou* ? Mais comment ? Il paraît qu'ils ont été décapités et jetés dans le fameux puits ».

¹⁹ En ce sens, Med Hondo opère un traitement complètement différent de la scène de bataille. Voir l'attention qu'il porte aux tactiques de combat dans son film *Sarraounia*, 1986. Adaptation et dialogues par Abdoulaye Mamani. Bande originale de Pierre Akendengue. Coproduction de la direction de la cinématographie nationale du Burkina Faso, et des films Ô.

²⁰ Comme la mort de Babemba, la mort de Cazemajou et d'Olive a fait l'objet de descriptions multiples et variées dans la presse coloniale de l'époque : enterrés vivants, battus à coups de bâton, décapités...

Après la chute du sultan en 1899, les restes de Cazemajou et d'Olive seront retirés du puits et enterrés avec ceux du colonel Klobb à Zinder le 27 décembre 1899. Plus tard, le corps de Cazemajou sera transporté à Marseille où des obsèques officielles lui seront faites début juillet 1901 – le capitaine Joalland y représentait le ministre des Colonies.

C'est une voix sans énonciateur qui parle, le bruit de la foule, la rumeur : elle prend la place du narrateur pour dire la mort. Le combat proprement dit, leur éventuelle résistance, est passé sous silence. L'essentiel était avant, dans le dialogue, au moment où il était encore possible de communiquer. L'écrivain cherche à déterminer, par les moyens d'exploration de la fiction, l'élément qui a fait basculer le cours des événements, vers l'irréparable : pourquoi la véritable rencontre n'a-t-elle pu avoir lieu, alors que tous les acteurs du drame semblaient prêts à y faire face ?

Un des personnages se trouve au cœur des négociations, et au centre des discours : il s'agit de Malam Yaou (calque de Malam Yaro, l'acteur historique). Mamani en fait un personnage de l'entre-deux, dont la position dans le récit livre plusieurs clés de lecture du roman, dans son ensemble. Malam Yaou apparaît dans les chapitres 3, 9, 11 et 15 : en termes de volume donc, il est quasiment du même poids que Cazemajou et le Sultan. Ces trois personnages forment un triangle, et l'évolution de leurs relations constitue l'architecture générale du roman, le squelette du récit.

Malam Yaou ne semble appartenir véritablement à aucun des deux partis. Il est à la fois le contact des Européens au Palais²¹ (comme le rappelle Cazemajou au chapitre 3), et l'espion du Sultan dans le camp de Cazemajou. Mais il ne soutient pleinement aucun des deux protagonistes : il est en dehors du conflit guerre/paix, incarné au sein du Palais par l'opposition Barma/Balama. Il n'intervient d'ailleurs jamais dans le débat entre les deux conseillers du sultan : il est plutôt situé dans un espace intermédiaire, et cette position est valorisée par le narrateur. Malam Yaou n'est animé ni par la religion ni par l'appât du gain dé-

²¹ Ceci ne semble pas tout à fait exact historiquement : Cazemajou s'était aussi allié avec Sherif Ahmed « le plus grand commerçant de Zinder après Malam Yaro » et son frère : « Les deux frères Shérif-Ahmed sont bien les personnes de Zinder qui me sont les plus sympathiques : ils ne me demandent rien et veulent toujours me faire des cadeaux ». BCAF, 1900, p 335.

Voir André Salifou, « Malam Yaroh, un grand négociant au Soudan central à la fin du XIXème siècle », *Journal de la Société des Africanistes*, tome 42, fascicule 1, 1972, pp.7-27.

mesuré – alors même qu’il est un commerçant, donc potentiellement à la recherche de tout type de profits : c’est un homme probe²², ce qui est souligné à plusieurs reprises dans le récit.

D’un point de vue actanciel, il permet aux deux camps de dialoguer, il fait office de messenger, d’adjuvant des deux partis, mais il est aussi et surtout celui qui active, sans le vouloir, la convoitise du souverain, en mentionnant les fusils à répétition et en révélant l’existence d’armes mystérieuses cachées dans des caisses (chapitre 9 ; ces caisses contiennent le canon, qui sera déballé par les tirailleurs de Samba Traoré avant l’attaque de Zinder). Il enclenche ainsi la mécanique du désir d’Ahmadou May Roumji, dont l’unique but sera alors de s’emparer de ces objets fabuleux. Dès lors, Cazemajou et Olive changent de statut : ils deviennent des opposants qu’il faut éliminer, ce qui entraîne la « catastrophe » des cinq derniers chapitres.

Malam Yaou est conscient de l’ambivalence de son rôle, et l’exposé de son cas de conscience constitue l’unique sujet du chapitre 15. Ni les pensées de Cazemajou (ses rêveries, au chapitre 6 dans la nuit, et au chapitre 13, à l’aube devant les portes de la ville) ni celles d’Ahmadou (son délire de puissance au chapitre 9, sa tirade finale au chapitre 17) n’occupent l’intégralité d’un chapitre. Au sein du trio formé par les trois personnages principaux (Cazemajou, Ahmadou, et lui), il a manifestement la préférence du narrateur, ne serait-ce que par son ouverture d’esprit, et l’acuité de son regard sur la situation et les personnages. Son personnage pourrait donc être un parangon de vertu : il recherche incessamment le compromis, il est curieux de l’Autre, il est caractérisé par son esprit d’ouverture. Il est surtout le « pont » qui relie les deux rives, sans être pour autant assimilé au personnage de l’interprète²³, qui semble moqué par

²² Dans son journal de marche, en date du 19 avril 1898, Cazemajou manifeste un peu de doute sur le Malam Yaro réel : « *Il me semble m’apercevoir que Malam Yaro ne vaut pas mieux que les autres et veut aussi me tromper* » (BCAF, 1900 p 335).

²³ Le personnage de l’interprète a connu une grande fortune littéraire, le plus célèbre est certainement Wangrin : Amadou Hampaté Bâ, *L’étrange destin de Wangrin, Les roueries d’un interprète africain*, Paris, Christian Bourgois, 1979 [1973].

le narrateur : Olive, formé aux « Langues O », ne semble en effet maîtriser ni l'arabe ni le haoussa²⁴ (dès le chapitre 1, le texte signale que son rôle est de « traduire tant bien que mal en Arabe ou en ce qu'il croit être la langue haoussa les paroles gênereuses de son chef »), et Mamani ironise sur sa prétendue connaissance de la « pensée noire ».

Dès lors, pourquoi Malam Yaou n'est-il pas érigé en véritable modèle ?

Deux raisons à cela. D'une part, il est dans l'impossibilité de s'opposer au souverain : s'il ne partage pas son choix de tuer les deux Blancs, il ne peut strictement rien dire, au risque de devenir un traître. D'autre part, il ne peut pas non plus livrer le plan du Sultan à Cazemajou pour le sauver, au risque de devenir parjure. La solution à ce dilemme passe par le récit : Malam Yaou avertit Cazemajou par l'intermédiaire d'un conte, au chapitre 11, à propos d'une jeune princesse capricieuse, enlevée par un démon. Très répandu en Afrique de l'Ouest, ce conte présente une allégorie de la prudence, que Cazemajou ne comprend pas, tant il est aveuglé par ses rêveries. La fiction aurait pu le sauver, mais il se révèle très mauvais herméneute : « Je ne vois pas le rapport », dit-il au marchand, décontenancé. Malam Yaou n'est résolument pas un homme d'action, il n'accède donc pas au statut de grand homme, de héros, à l'instar de Sarraounia par exemple. C'est un personnage du lien, de la parole, du récit, et en cela il est valorisé. Néanmoins ses faiblesses sont également dénoncées²⁵ ; et elles recouvrent les faiblesses constitutives du

²⁴ Le personnage historique, Olive, était interprète d'arabe, pas de haoussa. Il y avait un deuxième traducteur, Badié Diarra, pour le peul. L'école des Langues orientales, fondée en 1796, avait pour objectif l'enseignement des langues d'orient. L'arabe y fut enseigné dès le début. Les langues africaines le sont tardivement : en 1898, Rambaud donne un cours libre de Mandé, qui est remplacé par le wolof l'année suivante en 1899. Delafosse enseigne les langues du Soudan (peul, bambara, haoussa) à partir de 1900-1901. A l'époque de la mission Cazemajou, il n'y avait donc pas encore de cours de haoussa.

²⁵ Dans *Si les cavaliers avaient été là* d'A. Salifou, Malam Yaro joue un rôle, tout à fait différent, de comploteur, mais l'histoire se passe avec le sultan Dan Bassa, successeur d'Ahmadou Dan Roumji.

langage : tout comme le langage, il est incapable d'influencer le cours des événements, s'il est face à un mauvais lecteur-herméneute, et il est surtout condamné à l'oubli, s'il est inopérant. C'est ce qui peut arriver de pire, sans doute, à un personnage de fiction ; et Malam Yaou se lamente de cet oubli qui le guette, dans son monologue du chapitre 15.

III- *Le puits sans fond*, « la signification de l'histoire »

Selon Mamani, l'histoire ne se résume pas à une chronologie, elle ne vaut que par le sens qui en est donné par les lecteurs. Aussi écrit-il dans sa Présentation :

« Ainsi donc, l'histoire n'est pas seulement une association des faits bruts, elle est aussi la signification que les témoins des actions lui donnent, les interprétations des faits, l'utilisation que font les hommes des événements ».

L'histoire est avant tout une représentation, un récit de soi. Dès lors, il justifie son entreprise d'écrire un roman historique : il s'agit de livrer une lecture de la colonisation.

Toujours dans sa Présentation, l'écrivain présente un exemple de réutilisation de l'histoire, dans ce qui est une véritable « guerre des mémoires » :

« Cazemajou fut un héros et un martyr de l'Empire colonial français tandis que l'Afrique Indépendante considère Ahmadou May Roumji comme un glorieux résistant digne de respect ».

Alors que l'un est un héros pour un camp, l'autre est diabolisé dans le camp adverse, et inversement. Au Niger ou en France, les représentations ne peuvent être que manichéennes. Fait rare pendant la colonisation, les tirailleurs furent portés, eux aussi, au rang de héros. Ainsi, le général Mangin dans son livre *La Force Noire*, commente l'attitude des tirailleurs après la mort de Cazemajou²⁶ :

²⁶ Charles Mangin, *La Force Noire*, Paris, Hachette, 1910, p 246. Dans le même livre, Mangin fait l'apologie des tirailleurs de la Mission Voulet Cha-

« Ces soldats noirs, qui se dressent devant une ville pour réclamer les corps des chefs confiés à leur garde et traîtreusement assassinés, paraissent grands comme des héros antiques : la Grèce et Rome leur eussent élevés des autels, et combien de Français connaissent leur dévouement ».

Prendre la parole dans ces conditions et revisiter un épisode de colonisation française est donc loin d'être un geste anodin. Politiquement, c'est une prise de position très forte. Il s'agit de livrer une vision, qui lui est propre, de l'épisode. Malgré sa note d'intention initiale, « Ceci est une œuvre d'imagination », il est évident que Mamani réécrit l'histoire en étant conscient des enjeux mémoriels liés à son sujet. S'il dénonce les codes du récit colonial et la glorification des officiers coloniaux, il n'écrit pas pour autant un éloge « nigérien » du sultan – qui serait attendu s'il écrivait un pur roman « en miroir » des codes du récit colonial, mais son texte est bien plus fin qu'un simple renversement des valeurs. La trame historique, et singulièrement lorsqu'elle traite de la colonisation, lui est un outil de compréhension, voire de critique, du Niger contemporain. Il le sous-entend dans son exergue :

« Il y a dans l'histoire des faits tristes, mais il n'y a pas de faits stériles et sans intérêt ».

Le rôle des divisions ethniques, l'influence du religieux sur le politique, le goût du luxe des nouvelles classes politiques trouvent un écho dans l'actualité du Niger indépendant. Et Mamani ne se prive pas de suggérer les parallèles possibles entre la fin du XIX^{ème} siècle, et le monde contemporain.

Le rôle de l'écrivain est donc de livrer des interprétations à son public, de dessiner des orientations, et de créer du sens, à partir de faits bruts. Il est capable de suggérer des nouveaux types d'héroïsmes. Mamani présente ici trois explications conjointes à la décision du sultan de tuer les deux Français – qui sont donc à

noine et de ceux qui ont participé à la prise de Sikasso, contre Babemba – c'est-à-dire des trois événements du cycle étudié par Mamani.

lire à la fois comme des propositions de lectures de l'histoire, et comme des clés pour comprendre le monde actuel : le fanatisme religieux, l'appât du gain – singulièrement l'envie de posséder les fusils à répétition –, et l'ambition individuelle.

L'auteur présente une vision extrêmement contrastée de la religion. Les « Sannussistes », envoyés du « Cheikh Al Mahdi Al Muhammad Al Sanussi », sont des êtres violents, qui appellent à la haine et à la guerre sainte, afin de préserver l'équilibre géostratégique en place. Éliminer les « roumis impies » est un devoir sacré, selon la lettre du Cheikh, chapitre 5. La démesure de cet appel à la guerre²⁷ le dévalorise immédiatement aux yeux du lecteur. Plus loin, Cazemajou déplorera « les morts inutiles de la Saint Barthélémy²⁸ » (chapitre 6) : les dérives meurtrières du dogme, quelle que soit la religion, sont toujours dénoncées par l'écrivain.

De manière apparemment paradoxale, Mamani semble également moquer l'Islam sunnite des souverains africains, considéré comme un Islam dégradé et encore largement dépendant du paganisme²⁹. Au chapitre 9, la troisième section constitue une longue introduction à l'entrée en scène du personnage de Malam Boukar, le marabout du sultan, qui donne lieu à une dénonciation en règle de l'Islam maraboutique :

« Juxtaposant ses conceptions animistes aux préceptes de l'Islam, tout en corrigeant les contradictions gênantes pour ses intérêts, il impose une nouvelle religion susceptible de le sauver ici-bas, et plus tard dans l'au-delà ».

²⁷ Déjà présent dans *Sarraounia*, ce thème de l'Islam aveugle et violent est récurrent chez Mamani. L'émir de Sokoto refuse d'aider Sarraounia par défiance religieuse.

²⁸ Dans *Idriss Alaoma*, Mamani a déjà mentionné les guerres de religion en France (p. 69) : le 24 août 1572, jour de la Saint Barthélémy et les jours suivants, eurent lieu de terribles massacres des protestants par les catholiques.

²⁹ L'Islam sahélien dégradé par le paganisme, et mal compris par les marabouts, est un lieu commun, voir Vincent-Mansour Monteil, *L'Islam noir*, Paris, Le Seuil, 1964. Jean-Louis Triaud, *Islam, et islamismes au sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2008, rappelle que l'Islam se diffuse en Afrique sahélienne dès le XI^e siècle, à la cour des souverains et dans les villes, et que le Sahel a produit de grands centres universitaires, où les lettrés produisaient des commentaires des textes sacrés, capables de rivaliser avec les centres du Moyen-Orient.

Mamani propose surtout un idéal de religion tolérante³⁰, en renvoyant dos à dos tous les extrémismes. S'il partage les lieux communs de son temps sur l'Islam sahélien, c'est pour mieux en dégager un horizon d'ouverture d'esprit et de pacification des rapports sociaux, et non pas pour prêcher plus de rigorisme dans l'application des textes sacrés.

Le deuxième fléau dénoncé par Mamani est l'envie, le désir qu'a le souverain de posséder l'armement des deux Français. La possession de fusils à répétition est, en effet, un véritable enjeu stratégique : la maîtrise de cette nouveauté technologique est un atout considérable des Français par rapport aux troupes africaines, ce qui leur permettra de venir à bout de nombreuses villes réputées imprenables. De ce point de vue, le sultan fait preuve d'une grande lucidité, et dresse un constat qui est extrêmement juste. D'autres souverains de la fin du XIX^e siècle avaient cherché à s'en procurer³¹ : Mamani mentionne les routes de

³⁰ Exactement comme Ibrahim Issa dans *Grandes Eaux noires*.

³¹ Dans son journal de marche, Cazemajou mentionne le 5 mars 1898 +que pour impressionner le chef des Touareg Kel-Gress il a fait « exécuter des tirs rapides avec des cartouches de guerre par les 18 tirailleurs réguliers de mon escorte » ; à Tibiri, le 23 mars, le chef lui demande des fusils : « On me demande des fusils, de ces fameux fusils à 16 et 20 coups. Je réponds que c'est impossible ». Le 23 mars encore : « Il y a aussi les fusils à 16 coups et à 20 coups qui ne les rassurent pas trop ». Le 25 mars, il rencontre le chef de guerre, « bandaouki » du serky de Maradi : « Le bandaouki voudrait que je répare ses fusils et que je lui en vende des miens. Je m'empresse de ne rien réparer et dis que je n'ai pas de fusil à vendre ». En ce qui concerne le sultan lui-même, le 2 mai (trois jours avant sa mort), Cazemajou écrit : « Le sultan nous a envoyé des fusils pour les visiter : ce sont des chassepots modèle 1866. Je lui ai montré notre keropatschek, mais je me suis bien gardé de lui faire voir les cartouches qui vont très bien, je crois, au fusil modèle 1866. On nous dit que ces armes ont été envoyées au père du sultan actuel, à Ténémoun » (BCAF, 1900, p 242, p 302). C'est dire combien, effectivement, ces armes excitaient la convoitise, et que l'interprétation de Mamani est bien fondée et justifiée.

Le fusil chassepot - du nom du Français A. Chassepot (1833-1905) - avait apporté une grande amélioration (on chargeait le fusil par la culasse) et avait été utilisé dès 1866, mais le général autrichien A. von Kropotschek (1838-1911) mit au point un fusil à répétition qui fut perfectionné progressivement : il donnait un avantage technologique considérable. D'abord utilisé par la marine, ce fusil servira ensuite à toute l'armée française. C'est l'ancêtre du fusil Lebel.

commerce du Nord, qui passent par la Tripolitaine et le Sahara. Au Sud, Samory avait également acheté en grand nombre des fusils modernes, en jouant des rivalités européennes, entre Français, Britanniques et Allemands, afin de contourner les embargos. Il avait également formé des forgerons spécialisés dans la reproduction des pièces de rechange, pour augmenter son artillerie.

Ahmadou May Roumji est donc relativement perspicace lorsqu'il comprend l'importance des fusils à répétition, mais il pêche par appât du gain, et ce sera la cause de sa chute. Il veut ces armes trop vite, et trop violemment – il sera d'ailleurs taxé de « tyran » au chapitre 17 par ses sujets. L'excès de sa passion lui est fatal : il se laisse emporter par l'envie, sans intelligence tactique. Le chapitre 9 expose ses rêves de conquête démesurés, où, grâce à ces armes modernes, il se voit déjà conquérir la moitié de l'Afrique. Le constat est donc juste, mais la solution envisagée est tragiquement incorrecte : Mamani écrit une fable moraliste, condamnant l'aveuglement des rois dévorés par l'envie, comme autant de Picrocholes qui se rêvent en maîtres du monde.

L'ambition, la désunion qui en découle, constituent le troisième élément amenant la catastrophe. La Sanoussia, les chefs touaregs, l'empire du Macina, le Bornou sont autant de formations politiques qui auraient pu unir leurs forces pour lutter contre la pénétration européenne. Mais leurs chefs sont tous inconscients du danger, et ne souhaitent qu'augmenter leur pouvoir à court terme. Ce thème est récurrent chez les écrivains francophones des années 1980 : Djibril Tamsir Niane consacre, par exemple, une pièce de théâtre à l'affrontement entre Samory et Tiéba, *Sikasso*³², alors que les Français sont à leurs portes. Quelques années plus tard, l'ouverture de *Monné*³³ s'effectue sur le refus de Djigui de s'allier à Samory pour lutter contre les envahisseurs européens.

³² Djibril Tamsir Niane, *Sikasso ou La dernière citadelle*, Honfleur, Pierre Jean Oswald, 1971. Mamani écrit également un texte versifié sur la chute de Sikasso, *La passion de Babemba*, op.cit. On note que Mamani a publié *Poémérides* chez Pierre-Jean Oswald en 1972, un peu après Djibril Tamsir Niane.

³³ Ahmadou Kourouma, *Monné, outrages et défis*, Paris, Le Seuil, 1990.

Il reste que l'interprétation de Mamani peut différer d'avec celle d'autres Nigériens. Ainsi, Djibo Hamani, laissant de côté les arguments de l'armement et de la religion, suggère que

« Ceux qui, parmi les notables influents pensaient que Zinder allaient faire les frais du voyage vers Rabih, poussèrent Ahmadu à faire exécuter Cazemajou et son interprète français, malgré l'opposition du sage Malam Sulayman et du grand négociant Malam Yaro »³⁴.

IV- Composition et langue

1- Composition

Pour raconter un événement historique, Mamani choisit souvent d'alterner les points de vue. Ainsi chaque chapitre nous livre les pensées et les perceptions d'un personnage différent du précédent. Il s'agit de donner la parole aux nombreux protagonistes, de leur fournir en quelque sorte l'occasion de s'expliquer et de se justifier auprès du lecteur. De répondre de leurs actes. Mais ce procédé illustre également un souci d'exactitude dans la représentation de l'histoire : pour être pertinent, il faut être capable de rassembler l'intégralité des points de vue des acteurs en présence. C'est la tâche conjointe de l'historien et du romancier.

Par là, Mamani peut démontrer efficacement que les deux camps étaient divisés, qu'il n'y a jamais eu de parti homogène, ni chez les Français ni au Palais du Damagaram. Les tirailleurs ne comprennent pas leurs chefs, et trois chapitres sont consacrés à leur mécontentement. Sur un mode mineur, Olive et Cazemajou, eux-mêmes, ne partagent pas le même avis sur les relations à entretenir avec le Damagaram. A la cour du Sultan, enfin, Barma et Balama représentent les deux options possibles, la paix et la guerre.

En étudiant le tableau de la répartition des points de vue, on constate que si le chapitre 9 est le cœur volumétrique du récit, on peut alors lire les chapitres distribués de part et d'autre du centre comme des correspondants en miroir les uns des autres : le chapitre 10 pré-

³⁴ Djibo Hamni *Le Niger du VII^{ème} au XX^{ème} siècle*, p 397.

sente le point de vue inverse du chapitre 8, de même pour le chapitre 11 et le chapitre 7, les chapitres 12 et 6, et ainsi de suite jusqu'aux trois derniers chapitres répondant aux trois premiers.

Ch.	Camps		Points de vue
1	<i>Français</i>	Mise en place	Cazemajou et Olive
2			Delorme
3			Tirailleurs, Malam Yaou au camp
4	Damagaram		Sultan, Chetima, Balama
5			Les Sanussites
6	<i>Français</i>	Nœud, alternance des points de vue	Cazemajou, Olive
7	Damagaram		Sultan, Barma ; la fête
8	<i>Français</i>		Tirailleurs
9	Damagaram		Sultan et Malam Yaou
10	Damagaram		Barma et les courtisans
11	<i>Français</i>		Cazemajou, Malam Yaou, Olive
12	Damagaram		Sultan, entre Barma et Balama
13	<i>Français</i>	Catastrophe, résolution	Cazemajou
14			Samba Traoré mène les tirailleurs
15	Damagaram		Malam Yaou à Zinder
16			Assiégés
17			Sultan

Si l'on accepte cette organisation, il apparaît que l'orientation générale du texte mène d'un lieu périphérique, le camp des Français, à l'extrême centre, la chambre privée du Sultan, attendant la venue des tirailleurs.

2- La langue

Mamani adapte son style en fonction des locuteurs. Il joue énormément sur les niveaux de langue et les registres, et porte

une attention particulière à l'argot. Comme dans *Sarraounia*, l'argot des tirailleurs, que l'on a appelé le « petit nègre », occupe une place prépondérante dans le récit : les dialogues entre Samba Traoré et ses subordonnés sont nombreux, et l'on voit même Cazemajou l'utiliser lorsqu'il s'adresse à Bâ, son cuisinier. D'un point de vue phonétique, il y a notamment une confusion des sons s/ch, des i/u ; la syntaxe est également différente du Français standard, puisque les verbes ne sont que très peu conjugués, ce qui simplifie considérablement l'usage. Enfin, pour ce qui est du lexique, les premières syllabes sont régulièrement élidées : « attention » donne « tention », « capitaine » donne « pitan », etc.

Mamani reproduit également, avec une légère ironie, le jargon administratif et les tournures figées qu'utilisent les officiers coloniaux dans leurs rapports et leurs discours. Les formules toutes faites sur le supposé rôle civilisateur de la France sont bien sûr moquées par l'écrivain, qui en montre le caractère sclérosé, dans la langue même.

Mamani veille également à attribuer à chacun de ses personnages des habitudes langagières spécifiques, qui participent pleinement de leur caractérisation. Aucun de ses personnages ne parle de la même façon. Les registres changent donc incessamment : on passe alternativement des dithyrambes du griot, à la contemplation lyrique du Damagaram par Cazemajou, aux louanges serviles des courtisans... L'écrivain privilégie le point de vue interne et les dialogues, ce qui lui permet de rendre compte d'une multiplicité d'usages de la langue française, selon les locuteurs ou les personnages utilisés comme référence. La langue, pour Mamani, est un marqueur social (et il étudie avec un plaisir manifeste les sociolectes à sa disposition), mais elle peut aussi être un vecteur de transmission de clichés (que ce soit le pré-pensé de la rhétorique administrative ou le pré-jugé du discours agressif du *jihad*), ou au contraire un marqueur d'identité, une pleine caractéristique de la personnalité et de la singularité (Cazemajou le rêveur aux longues tirades, Malam Yaro l'éternel inquiet aux nombreuses questions rhétoriques). Il n'est donc pas étonnant qu'un même personnage soit désigné de manière diffé-

rente selon les énonciateurs : Rabah est successivement un aventurier ou un ennemi, le Sultan est May Roumji, Kouran Daga, Ahmadou ou simplement Sire. Par son travail de la langue française, Mamani suggère la grande diversité des usages, et il démontre surtout à quel point elle peut être à la fois une force de formalisation des discours collectifs – ce qui n’est jamais valorisé dans le texte – et une puissance de singularisation, pour les personnages les plus subtils.

Et puis, le Mamani poète resurgit dès qu’il s’agit d’évoquer un coucher de soleil, une nuit sahélienne, un matin radieux de mai, le bain matinal d’une jeune femme, un combat de lutteurs, les bruits et les silences, les oiseaux ...

V- L’édition

1- Le texte.

Pour l’établissement du texte de référence, nous disposons des photocopies d’un tapuscrit de 95 pages, signé par l’auteur (nous n’avons donc pas disposé du tapuscrit original), ainsi que d’un cahier d’écolier comportant une première version manuscrite de l’œuvre – les pages sont couvertes de ratures, de rajouts, des textes figurent à la verticale dans les marges. Il est très vraisemblable qu’une version intermédiaire, entre le cahier et le tapuscrit, ait existé, puisque des paragraphes voire des scènes entières ont été rajoutés dans la dernière version³⁵. Nous nous sommes reportés au cahier pour vérifier certains noms propres, ou pour contrôler quelques passages illisibles du tapuscrit, car les photocopies parfois mal centrées ont fait disparaître des mots en bord de page. Nous plaçons entre crochets les rares termes dont il a été impossible de contrôler la référence.

Mamani a inséré quelques notes : pour les distinguer des notes complémentaires de cette édition, elles seront entre guillemets et

³⁵ Ainsi la scène de la jeune fille qui se baigne dans le fleuve (chap. XIII) n’existe pas dans le manuscrit. Parfois des noms ont été changés. Le travail d’écriture de l’auteur apparaît très clairement dans la confrontation des versions.

suivies de la mention « note de l'auteur ». Les notes complémentaires ont pour objet d'éclairer des questions de vocabulaire, de donner des éclaircissements et aussi de faire des aller et retour entre le texte de Mamani et la réalité historique – soit pour conforter ses affirmations, soit pour montrer les écarts avec la perception coloniale des événements. Le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, maintes fois cité, sera abrégé en BCAF.

Pour l'orthographe, nous avons harmonisé les termes bambaras et haoussas, qui étaient souvent transcrits de deux ou trois manières différentes tout au long du texte. Lorsque les termes sont passés dans le vocabulaire de l'analyse en Français, comme « haoussa », nous lui faisons porter le pluriel français. En revanche, « nassara » reste un terme peu usuel en Français, et nous gardons « nassarou » comme pluriel, sans la mention d'un *s*, que Mamani avait parfois rajouté. Mis à part ces légères modifications pour la cohésion du texte, nous avons retranscrit le tapuscrit tel quel.

Comme pour la plupart des manuscrits de Mamani, il n'y a aucune mention de date et on ne dispose pas d'élément qui, par recoupement, rendrait plausible une datation vraisemblable.

2- Références bibliographiques de Mamani

Sur le cahier de la version manuscrite, Mamani avait noté deux références bibliographiques, qui lui ont servi pour l'écriture de son texte, et la conception de son sujet.

La première est un article du Commandant Chailley³⁶, « La mission du Haut-Soudan et le drame de Zinder », paru dans le *Bulletin de l'IFAN*, n° 3-4, tome XVI, juillet-octobre 1954, qui se fonde principalement sur le journal de marche de Cazemajou, publié de manière posthume dans le même *Bulletin de l'IFAN*, en 1900. Mamani y puise des détails sur l'armement de la colonne et les descriptions des types de fusils utilisés, de nombreux noms propres, et notamment les noms des tirailleurs bambaras, ou encore le par-

³⁶ Marcel Chailley est aussi l'auteur de *Les grandes missions françaises en Afrique occidentale*, Dakar, IFAN, 1953 (145 p.) et *Histoire de l'Afrique occidentale*, Paris, Berger-Levrault, 1968 (581p.).

cours et la formation de Cazemajou, du Tonkin jusqu'à Say. L'article ne porte que sur la mise en place de la mission de Cazemajou et non sur le déroulement des étapes de Say à Zinder, qui figure dans le Journal de marche. Mamani ne semble pas avoir eu accès direct à cet utile document de référence, qui, si on le consulte, permet de voir les libertés qu'il prend avec la réalité historique. En outre, l'article du commandant Chailley insiste sur deux points auxquels Mamani n'a pas accordé grande importance : d'une part la querelle franco-britannique sur la délimitation du Nigeria avec le Niger et, d'autre part, la position de la France avec Rabah. Ces deux préoccupations étaient majeures d'un point de vue colonial. Le Journal de marche de Cazemajou en fait foi : Rabah est l'objet de constantes remarques et interrogations ; quant aux Anglais, s'ils paraissent un peu moins au-devant des soucis du capitaine, ils sont l'horizon sur lequel se déroule son expédition - jusqu'à créer un incident diplomatique franco-britannique par son passage à Sokoto. Mais ce qui peut paraître d'importance pour le colonisateur n'apparaît pas comme tel pour le colonisé³⁷, raison pour laquelle Mamani n'aborde ces thèmes que de façon mineure.

La seconde référence est un texte de Paul Vigné d'Octon³⁸ dénonçant les crimes commis par les colonnes françaises en Afrique de l'Ouest, intitulé *La gloire du sabre*. Il s'agit d'un des premiers essais anticolonialistes en France, en parfaite opposition d'ailleurs avec le point de vue des officiers de l'armée française présenté par le commandant Chailley dans l'article de 1954.

Elara Bertho,
Jean-Dominique Pénel

³⁷ Un des objectifs de la mission de Cazemajou consistait aussi à s'informer sur d'éventuels survivants de la mission Flatters en 1880, sur la foi d'un interprète : il va de soi que Mamani ne peut y attacher une attention particulière.

³⁸ Paul Vigné (1859-1943), médecin de marine, il sert au Sénégal et en Guinée. Député, conseiller général, maire d'Octon, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont *Terre de mort : Soudan et Dabomey* (1892), *La gloire du sabre* (1900), *Les crimes coloniaux sous la troisième République* (1911). Dans le livre cité, l'auteur fustige longuement la tristement fameuse mission Voulet Chanoine.